



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**James JOYCE**

**(Irlande)**

**(1882-1941)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout 'Ulysse').**

**Bonne lecture !**

James Augustine Aloysius Joyce naquit dans le quartier de Rathgar, à Dublin. Issu d'une prospère famille catholique de Cork, son père, un bon vivant, après avoir dilapidé la fortune familiale, travaillait comme secrétaire dans une distillerie.

À l'âge de six ans, James fut mis en pension chez les jésuites du "Clongowes Wood College", dans le comté de Kildare, dont l'éducation allait le marquer définitivement. Puis, après un passage chez les "Christian Brothers", il alla à la "Belvedere School". Mais ses lectures (Aristote, saint Thomas, Julien l'Apostat, Dante, Giordano Bruno, Shakespeare, Schopenhauer) lui firent très tôt perdre la foi. Dès 1891, il commença à écrire. En 1898, il entra à l'"University College", à Dublin, où il suivit un enseignement de lettres et de langues modernes. En 1900, il publia son premier texte (un essai sur Ibsen) dans la "Fortnightly review". En 1902, après avoir obtenu son diplôme, il s'inscrivit à l'école de médecine, et fréquenta de nombreux écrivains comme W. B. Yeats, A.E. ou Lady Gregory. La même année, sous le prétexte d'étudier la médecine en France, il s'installa à Paris où il découvrit Flaubert. En 1903, il rentra à Dublin où il devint professeur.

Le 16 juin 1904, il fit la connaissance de Nora Barnacle, dont il tomba amoureux. Il quitta Dublin avec elle pour Zürich. Après un bref séjour à Pola, ils s'installèrent à Trieste, bientôt rejoints par le frère de Joyce, Stanislaus. Il enseigna l'anglais à l'école Berlitz, puis donna des cours particuliers, notamment à Ettore Schmitz (Italo Svevo) qui devint son ami. Par la suite, après avoir travaillé quelques mois dans une banque à Rome, il fut nommé professeur à l'école de commerce Revotella.

En 1905, fut fondé le Sinn Fein, parti indépendantiste, mais Joyce, déçu par la politique nationaliste, ne s'y rallia pas, préférant se tourner vers un cosmopolitisme dont l'écho littéraire fut important dans le renouvellement linguistique qu'il allait promouvoir.

Il composa :

---

***"Chamber music"***

(1907)

*"Musique de chambre"*

Recueil de poèmes

Commentaire

C'est une plainte amoureuse sur un mode mineur.

---

En 1912, Joyce fit un court séjour (le dernier) en Irlande.

En 1914, à la déclaration de la guerre, l'intervention de ses élèves lui permit de se rendre en pays neutre, à Zürich.

La même année, il fit paraître :

---

***"Dubliners"***

(1914)

*"Gens de Dublin"*

Recueil de quinze nouvelles

---

**“The sisters”**  
“Les sœurs”

Nouvelle

Après la mort du Père Flynn, un jeune garçon, qui était pourtant proche de lui et de sa famille, la prend avec légèreté.

---

**“An encounter”**  
“Une rencontre”

Nouvelle

Deux écoliers font l'école buissonnière mais font face à un vieil homme.

---

**“Araby”**  
“Arabie”

Nouvelle

Un garçon tombe amoureux de la sœur de son ami, mais ne réussit pas à lui acheter un cadeau de prix lors du carnaval d'Arabie. Il a du mal à échapper à sa vie routinière et prosaïque. Il ressent une désaffection envers l'Église et perd la foi.

---

**“Evelyne”**  
“Évelyne”

Nouvelle

Cette jeune femme renonce à son plan pour quitter l'Irlande avec un marin.

---

**“After the race”**  
“Après la course”

Nouvelle

Le collégien Jimmy Doyle essaie de se mettre au niveau de ses amis qui sont plus riches.

---

**“Two galants”**  
“Les deux galants”

Nouvelle

Deux escrocs, Lenehan et Corley, trouvent une femme de chambre qui est prête à voler sa patronne.

---

**“The boarding house”**  
“La pension de famille”

Nouvelle

Mme Mooney parvient à manipuler sa fille, Polly, pour la faire monter dans la société par un mariage avec son pensionnaire, M. Doran.

---

**“A little cloud”**  
“Un petit nuage”

Nouvelle

Le petit dîner de Chandler avec son vieil ami Ignatius Gallaher jette une nouvelle lumière sur l'échec de ses propres rêves littéraires. Il comprend aussi que son bébé l'a remplacé au centre des affections de sa femme.

---

**“Counterparts”**  
“Correspondance”

Nouvelle de 12 pages

Farrington est un employé de bureau de Dublin qui est réprimandé par son chef qui lui demande une copie d'un contrat et une correspondance qui se révèle incomplète et à laquelle il répond cavalièrement. Il laisse sa montre chez un prêteur sur gages pour pouvoir passer une joyeuse soirée à la brasserie avec ses amis. Mais il paie tournée sur tournée, se fait battre par un jeune à une partie de bras de fer. Il rentre chez lui où, sa femme étant à l'église, il s'en prend à son fils, Tom, qui a laissé le feu s'éteindre.

Commentaire

La nouvelle figura dans l'anthologie “Les vingt meilleures nouvelles de la littérature mondiale”.

---

**“Clay”**  
“Argile”

Nouvelle

La vieille servante Maria, une lingère, fête Halloween avec son enfant adopté, Joe Donnelly, et sa famille.

---

**“A painful case”**  
“Un cas douloureux”

Nouvelle

M. Duffy repousse Mme Sinico, mais, quatre ans plus tard, comprend qu'il l'a ainsi condamnée à la solitude et à la mort.

---

**‘Ivy Day in the Committee Room’**  
"Ivy Day dans la salle des commissions"

Nouvelle

De petits politiciens irlandais ne parviennent pas à respecter le souvenir de Charles Stewart Parnell.

---

**‘A mother’**  
‘Une mère’

Nouvelle

Mme Kearney essaie d'obtenir pour sa fille, Kathleen, une place honorable dans le mouvement culturel irlandais, en la faisant se produire dans une série de concerts, mais échoue finalement.

---

**‘Grace’**  
‘De par la grâce’

Nouvelle

Après que M. Kernan se soit blessé en tombant dans les escaliers dans un bar, ses amis essaient de le corriger grâce au catholicisme.

---

**‘The dead’**  
‘Les morts’

Nouvelle

Gabriel Conroy assiste à une réception, et, plus tard, alors qu'il converse avec sa femme, a une révélation sur la nature de la vie et de la mort.

Commentaire

En 1987, John Huston adapta la nouvelle, tournant avec sa fille, Anjelica Huston, et Donald McCann. Il brossa des portraits pointillistes qui furent sa dernière touche, son ultime coup de chapeau, en terminant dans la délicatesse une oeuvre qui montra souvent le bruit et la fureur du monde.

---

---

Commentaire sur le recueil

Le recueil préfigurait l'oeuvre monumentale dans laquelle, bientôt exilé volontaire, James Joyce ne cessa jamais d'évoquer sa ville natale. Imprégnées tantôt de dérision, tantôt de sadisme latent, de brutalité ou d'humour, elles sont des descriptions de la vie de la classe moyenne irlandaise, dans et autour de Dublin (un accent étant mis sur les localisations exactes), dans les premières années du XXe siècle. Les différentes perspectives présentées donnent un large tableau de la vie sociale et politique de l'époque. Le nationalisme irlandais était à son sommet, tandis que l'étroit conformisme

social et religieux du pays, que subissent les personnages et qui explique leurs frustrations, était secoué par différentes idées et influences convergentes.

Les nouvelles illustrent l'idée que se faisait Joyce d'une «*épiphanie*», un moment où un personnage a une illumination qui est une découverte qu'il fait sur lui-même. Plusieurs de ces personnages allaient tenir de petits rôles dans son roman "*Ulysse*". Les premières histoires sont racontées par des enfants, mais, peu à peu, les suivantes présentent des gens plus âgés. Joyce a d'ailleurs divisé le recueil entre enfance, adolescence et maturité, aboutissant aux «*morts*».

Le modernisme des nouvelles tient surtout au regard détaché, neutre, ironique, parfois cruel, mais toujours implacablement lucide, que l'écrivain posa sur ses personnages, le point de vue adopté étant souvent le leur. Il use rarement d'hyperboles ou de termes affectifs, s'en tenant à une simplicité réaliste et aux détails précis, sans indiquer au lecteur ce qu'il doit penser de ce qu'il montre. Pour Valéry Larbaud, «l'objectivité naît d'un examen attentif de l'univers intérieur». Et les nouvelles manquent généralement de la traditionnelle chute dramatique.

Les éditeurs les jugèrent subversives.

---

En 1914, Joyce acheva "*Dedalus, portrait de l'artiste jeune par lui-même*", et composa "*Les exilés*" et "*Giacomo Joyce*".

Au lendemain du soulèvement de Pâques 1916 à Dublin, on lui demanda pourquoi lui, l'anti-nationaliste, souhaitait voir l'Irlande accéder à son indépendance politique, il répondit : «*So that I might declare myself its first enemy*» («*Pour que je puisse me déclarer son premier ennemi*») !

Il publia :

---

***"A portrait of the artist as a young man"***

(1916)

*"Dedalus, portrait de l'artiste jeune par lui-même"*

(1924)

Roman de 340 pages

L'Irlandais Stephen Dedalus est élève dans un collège où la religion le pénètre de crainte. On le punit injustement, il se plaint au directeur, se voit jeté à l'eau où il prend froid. Mais, chez lui, où on le gave de bonne nourriture, il est heureux. Parvenu à l'âge de quinze ou seize ans, il traverse une crise religieuse assez naturelle dans un milieu où les questions de foi sont souvent agitées. Après qu'il a perdu la foi, il manque d'insouciance : le souvenir de la religion se mêle en lui à une certaine amertume qui ressemble à du dépit et qui paraît l'attacher encore au catholicisme. Mais cet esprit encombré de lectures agit d'une façon naturelle. Il se rend à Paris où son ami Mulligan, un affreux jésuite, l'appelle et il a, avec cet esprit ingénieux et argumentateur, une longue conversation scolastique où il poursuit sa pensée jusqu'en des minuties un peu fastidieuses. Le rêveur Dedalus, divisé contre lui-même, souffre dans le monde normal et n'ose y pénétrer de plain-pied.

Commentaire

Ce roman autobiographique présente l'enfance sans illusions. Joyce nous raconte ce qu'il en sait avec une froide exactitude, nous rapporte des faits concis et d'une banalité expresse, et, à travers des monologues intérieurs, une activité mentale qui se traduit par des réflexions sans portée. Sans doute, construisit-il son personnage sur des données réelles qu'il disposa à sa fantaisie ; toutefois, l'impression que produit la première partie de son livre est qu'elle n'est point inventée et que l'imagination n'a de place que dans l'arrangement des matériaux. Il fut probe : il n'essaya pas de plaquer sa psychologie d'adulte sur des actions de petit garçon. Il ne tricha pas non plus comme le faisait Dickens : il n'en appela jamais au sentiment du lecteur. Avec le désenchantement de la conscience spectatrice, il fut le spectateur impassible de la vie du petit Stephen. Aussi la pitié n'est-

elle pas apparente. C'est avec beaucoup de clairvoyance et de pénétration qu'il révéla ainsi la libre et puissante poésie de l'âme irlandaise, les souffrances d'une Irlande à laquelle il s'identifiait.

En 1977, l'œuvre a été adaptée au cinéma par l'Irlandais Joseph Strick, avec Bosco Hogan, T. P. McKenna, John Gielgud.

---

**"Exiles"**

(1918)

**"Les exilés"**

(1950)

Pièce de théâtre

Commentaire

En 1975, la pièce fut adaptée pour la télévision par Guy Lessertisseur, avec Pierre Vaneck, Françoise Dorner, Pierre Arditi.

---

Après avoir passé une grande partie de la guerre à Zürich (1915-1919), Joyce retourna à Trieste quelques mois avant de s'installer en 1920 à Paris sur les conseils d'Ezra Pound. Il y rencontra Valery Larbaud, qui le présenta au Tout-Paris littéraire, en particulier à Adrienne Monnier, Sylvia Beach (qui, dans sa librairie "Shakespeare and Co", était la muse de Montparnasse) et Margaret Anderson grâce auxquelles fut publié, malgré la censure anglo-saxonne de la "Société pour la suppression du vice", qui le condamnait pour cause d'obscénité au vu de quelques extraits déjà parus dans la presse, le livre sur lequel il travaillait depuis 1913 :

---

**"Ulysses"**

(1922)

**"Ulysse"**

(1929)

Roman de 705 pages

Le jeudi 16 juin 1904 (date du mariage de Joyce), à huit heures du matin, à Dublin, Stephen Dedalus, qui habite la tour de Sandymount, sur la mer, décide de se séparer des camarades qui y vivent avec lui, de quitter la tour et de vivre seul. À neuf heures, il donne son cours de solfège. À onze heures, il revient vers la ville. Le quatrième chapitre nous reporte à huit heures du matin dans la maison de Leopold Bloom, petit agent de change juif qui vient de se lever, laissant sa femme, Molly, au lit. Il va à la cuisine puis aux cabinets où il se soulage en lisant son journal. Il sort acheter des rognons chez le boucher pour son petit déjeuner, les laisse brûler pendant qu'il parle à sa femme. Le voici de nouveau dehors dans la rue : il va au bain, puis se rend à un enterrement, passe dans la salle de rédaction d'un journal, déjeune dans un restaurant, s'attarde à la bibliothèque, pénètre dans le bar d'un hôtel, va sur la plage où il s'excite à la vue d'une baigneuse, part vers une maternité demander des nouvelles d'une amie, rencontre des camarades, décide d'aller au bordel, se saoule en compagnie de Stephen qu'il a retrouvé là, revient difficilement avec lui vers sa maison où l'attend sa femme qui se dévide à elle-même le long monologue de sa vie.

# Analyse

## Intérêt de l'action

Au premier abord, "*Ulysse*", que Joyce appelait sa «*cathédrale de prose*», présente l'aspect d'un ensemble confus à cause du profond souci du détail qui apparaît dès les premiers mots. Les personnages sont nombreux, parlent beaucoup, agissent beaucoup. Il en résulte une quantité de petits tableaux et de conversations qui se succèdent dans un même chapitre et lui donnent l'aspect d'une nouvelle indépendante du reste du livre, les allusions à des chapitres antérieurs et ultérieurs étant, somme toute, assez rares. Aussi le résumé ne permet-il pas d'entrevoir la complexité et la richesse de l'œuvre. La scène elle-même change constamment. Les mêmes personnages reparaissent, mais dans des relations toujours différentes. Donc on trouve une variété perpétuelle et pour ainsi dire infinie de mille petites choses que l'auteur note avec soin, qui peuvent paraître infimes (par exemple, le savon qu'achète Bloom avant d'aller à l'enterrement et dont il est parlé plusieurs fois par la suite). Mais il y a là un stratagème d'une grande habileté car c'est avec les détails les plus minuscules que l'auteur produit les impressions les plus fortes.. Cela tient au fait qu'il sait merveilleusement où il doit les placer. Il peut arriver qu'on ne saisisse pas tout de suite le lien qui unit les parties entre elles, mais, à mesure qu'on avance, l'obscurité se dissipe, une perspective s'établit, l'unité s'affirme lentement mais avec puissance. Les détails se groupent et se fondent, s'organisent autour des personnages et leur donnent une physionomie spéciale ; les grandes lignes s'accroissent ; les scènes s'ordonnent ; les différentes sections se détachent et se précisent. Peu à peu, tout s'anime, et on finit par s'élever en quelque sorte et par dominer le sujet. Si on relit alors les premières pages, elles paraissent très claires.

Cette action à la fois continue et discontinue rend la vie larvaire, détaillée jusqu'au dégoût, d'un homme insignifiant dans une journée insignifiante, véritable poubelle humaine d'une seule journée humaine sans drame ni intérêt.

Cette relation réaliste, patiente et pesante suit le plan de "*l'Odyssée*" dont elle est une savante parodie. Chaque heure est la transposition crasseuse et lyrique d'un des livres d'Homère. Elle conduit Stephen Dedalus (Télémaque) et Léopold Bloom (Ulysse), en un seul jour (le jeudi 16 octobre 1904) dans le vaste univers de la seule ville de Dublin, avec sa mer, son soleil sur la mer, ses écoles, ses maisons (Calypso), ses églises (Lotophages), ses cimetières (Hadès), ses journaux (Éole), ses bibliothèques (Charybde et Scylla), ses bars (les Sirènes), ses tavernes (les Cyclopes), ses plages (Nausicaa), ses hôpitaux (le troupeau d'Hélios), ses bordels (Circé), et tous ses habitants (Rochers flottants), les trois premiers correspondant à "*La Télémaque*", les trois derniers au retour d'Ulysse vers une Pénélope (Molly) ouvertement infidèle qui symbolise Gê, la Terre. L'unité est assurée par l'utilisation de repères spatio-temporels et par la technique du monologue intérieur qui permet la production du passé dans le présent, l'écriture imitant l'émergence d'une pensée spontanée dont Joyce s'était proposé d'enregistrer instantanément les mouvements dans tout leur désordre et leur confusion.

On peut aussi rapprocher "*Ulysse*" des oeuvres de Rabelais, "*Gargantua*" et "*Pantagruel*" : extrême abondance, obscénité, profondeur cachée sous un masque comique et dans des passages sérieux et d'un ton nettement plus élevé que le ton habituel du livre.

## Intérêt littéraire

Joyce écrivit plusieurs versions de son livre (dont une première en irlandais) entre lesquelles, du fait qu'il devenait aveugle, existe des divergences qui passionnent les spécialistes.

Le texte réunit un vocabulaire de trente mille mots. Pour s'adapter à la description de ces scènes multiples, il faut que le ton se renouvelle sans cesse. Chaque chapitre a une forme particulière. Parfois une économie rigoureuse brise les phrases de tout un chapitre et les réduit à des notations très succinctes, ce qui donne au récit de la vigueur et une sorte de trépidation en même temps que cela permet une prodigieuse accumulation de détails, dans cette forme de poésie qui est exaltation de l'évidence. Parfois, au contraire, le style s'appesantit, comme dans le chapitre de la visite de



Bloom à la maternité, chapitre qui est écrit dans le goût du Moyen Âge, en phrases compactes et interminables. Un autre chapitre où il est question de jeunes filles sentimentales et excitées, est écrit sur un ton niais avec une recherche de mauvais romantisme. Tel autre enfin, qui doit traduire le processus de pensée d'un des personnages, est écrit sans ponctuation : rien ne sépare les idées les unes des autres ; elles coulent sans interruption, sauf, de loin en loin, le repos à la fin d'un paragraphe de quatre ou cinq pages, ce qui donne une impression d'incohérence et de continuité. Donc un très grand nombre de rythmes qui correspondent à différents états d'esprit.

On passe constamment de la description réaliste au monologue intérieur avec usage de toutes les figures de style créées depuis l'origine du langage, de toutes les techniques connues. On a pu dire qu'on trouve dix-huit livres en dix-huit langages dont chacun inaugure, avec un nouveau groupe de thèmes (lieu, partie du corps, couleur, domaine de pensée ou d'activité) un nouveau mode d'expression (narration, figures de rhétorique, style journalistique, reprise de formes musicales, évolution de la langue en raccourci, etc.).

### Intérêt documentaire

Le livre est une tentative pour donner une image à la fois ponctuelle et globale du réel. C'est une reconstitution minutieuse de la banalité de l'existence. Les paysages de Dublin sont dépeints, fouillés, miniaturisés. Tous les habitants de la ville sont présents avec leurs façons, leurs conversations, leurs rires. Cette galerie d'êtres recompose les mille destins du peuple de la cité, illustre tous les métiers : prêtres, journalistes, juristes, soldats, chanteurs, épiciers, sous-maîtresses et filles, etc. "*Ulysse*" est un microcosme, une somme de symboles, d'allusions à l'histoire de la pensée occidentale (Bloom-Ulysse est aussi un juif, un juif irlandais, ce qui est assez étonnant), qui exigerait du lecteur, pour être entièrement décrypté, autant d'art et de savoir qu'en a déployé l'auteur.

### Intérêt psychologique

Les personnages correspondent aux personnages de "*Odyssée*" et les rappellent soit par des traits de leurs caractères, soit par des liens de parenté. Ils reproduisent leurs gestes jusqu'à un certain point, mais d'une façon banale et ignoble.

Le personnage autour duquel le monde de "*Ulysse*" accomplit sa révolution, qui est l'unité du livre, est Leopold Bloom. Tout son monde intérieur nous est donné : toutes ses sensations, toutes ses associations d'idées, toutes ses pensées. On ne nous fait grâce de rien, pas même des mots sans signification qui obsèdent son esprit, imposés par des panneaux publicitaires. Les idées naissent en lui des sensations les plus simples, les plus primitives, qui apportent peu de variations à l'ordinaire de l'humanité : effroi, faim et soif d'une grosse gloire tapageuse, et, surtout, désirs sensuels. Il suffit de le suivre pendant quelques heures pour deviner le mécanisme de toutes ses petites émotions secrètes, pour savoir tout ce qu'il a jamais pu penser. Ces pensées s'enchaînent par de pures associations de mots, la plupart du temps. L'univers trouve chez lui des échos d'une banalité infatigable, mais si son cerveau ne fournit que des platitudes, il les prodigue à tous les moments et sous tous les prétextes, avec vigueur. Il revient constamment à son fils mort, à l'Orient d'où vient sa famille, à Virgile, à "*Hamlet*", aux infidélités de sa femme. En apparence paisible, au fond, il n'est pas en paix : c'est une âme tourmentée, travaillée de désirs et bourrée de curieux scrupules. Des plaisirs très simples le combleraient de satisfaction, mais descendre dans la rue est pour lui un acte aux complications infinies : la rue est un monstre ; elle le saisit dans ses tentacules, avec ses affiches, ses boutiques, ses passants et, surtout, ses passantes, car, libidineux, il est soumis à la fatalité d'une concupiscence fort élémentaire, l'expérience semblant ne lui avoir rien appris. Salace et timoré, crédule avec des sursauts de méfiance, bourrelé de petites ambitions inavouables, tel est l'homme que Joyce poursuit à travers des centaines de pages. Il ne le laisse pas en paix un seul moment. Il le traque dans les occupations les plus humbles de la journée, il le cerne même dans ses rêves où il se livre dans toute sa candeur. Leopold Bloom est, à la fois, Joyce, avec ses jugements, ses ironies, ses sarcasmes, et l'être humain universel.

### Intérêt philosophique

Parodie de l'«*Odyssée*», «*Ulysse*» est, à la façon de «*Gargantua*» et de «*Pantagruel*» de Rabelais, sous une apparence bouffonne, un livre sérieux. Joyce, loin de manifester de l'hostilité pour la vie simple, la vie la plus commune, la plus insignifiante, veut montrer qu'elle possède une structure poétique invisible qui l'assimile à l'épopée, et que tous nos actes ont un sens, que tout a un sens. En fait, le livre déroule un voyage initiatique.

### Destinée de l'oeuvre

La librairie «Shakespeare and Co» de Sylvia Beach avait publié mille exemplaires. Sur les cinq cents qu'on destinait à la Grande-Bretagne, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf furent saisis. Plus tard, les deux mille exemplaires qu'on cherchait à introduire aux Etats-Unis furent saisis par la douane et brûlés et le livre y demeura interdit jusqu'en 1963. Ailleurs, il avait déjà été pleinement reconnu et avait changé le cours de la littérature du XXe siècle.

À notre époque, la popularisation du livre réputé hermétique est telle que chaque année, le 16 juin, les habitants de Dublin, l'Irlande et les amateurs de James Joyce, dans les rues ou dans les «pubs», célèbrent l'anniversaire, en récitant des extraits par coeur, en évoquant aussi la vie de l'écrivain, ce «Bloomsday» étant la plus importante célébration internationale consacrée à une oeuvre d'art.

En 1967, le roman a été adapté au cinéma par Joseph Strick, avec Maurice Roeves, Milo O'Shea, Barbara Jefford

En 1982, il le fut de nouveau en Allemagne par Werner Nekes

---

James Joyce, séjournant à Paris, dans le coin de Grenelle-Bourgogne et venant se soûler au «Voltigeur» quand il en avait marre, s'attaqua à partir de 1923 à la composition d'un livre dont il tint le titre secret jusqu'à sa parution, le désignant comme «*a work in progress*», faisant toutefois, pendant plus de quinze ans, paraître de nombreux fragments, soit dans des revues, soit sous forme de plaquettes (notamment «*Anna Livia Plurabelle*» en 1928), avant la publication complète, simultanément à Londres et à New York en 1939 de :

---

«*Finnegan's wake*»

(1923-1939)

«*Finnegan's wake*»

(1939)

### Roman-poème

C'est l'évocation d'une nuit d'Anna Livia Plurabelle, qui est l'incarnation de la rivière Liffey (qui traverse Dublin), qui, le matin, aspire à s'anéantir dans l'Océan, son père.

### Commentaire

Sur le thème du sommeil, c'est une tentative de saisir une réalité d'au-delà de la conscience, de saisir «*all space in a nutshell*» («tout un monde dans une coquille de noix»), de recréer le monde en le délivrant de ce poids qu'est la vieille notion du Temps. Joyce mit en oeuvre des moyens linguistiques originaux, utilisant des éléments de plus de soixante langues et de toutes les variétés d'anglais. L'écriture y est en métamorphose permanente. Selon Anthony Burgess, la capacité que n'a pas la littérature de représenter deux choses en même temps, capacité qu'a la musique grâce à la fugue et au contrepoint, Joyce a essayé de l'atteindre dans cette oeuvre où chaque mot en sous-entend deux ou trois autres. Ce fut l'aboutissement de ses recherches pour créer une nouvelle littérature, car on

ne saurait parler de personnages mais d'incarnations de symboles par la grâce d'une langue où les sens se chevauchent (le titre possède plusieurs significations ; le cabaretier Humphrey Chimpden Earwicker, qui a autrefois enlevé Anna, se réduit bientôt à ses initiales, H.C.E., qui ne cessent de changer de sens : «*Here Comes Everybody*», «*Haveth Children Eveywhere*»).

En 1969, l'œuvre a été adaptée au cinéma par Marie-Ellen Bute, avec Martin J. Kelley et Jane Reilly. Elle le fut encore en 2000, sous le titre "*The wake*", par les Danois Michael Kvium et Christian Lemmerz.

---

---

La poésie semblait à Joyce un jeu, mais il lui fit une autre concession :

---

---

**"Pomes penyeach"**

(1927)

**"Dix sous de poèmes"**

(1967)

Recueil de poèmes

Commentaire

Le titre donnait un autre exemple des opérations linguistiques chères à Joyce, et on y trouve encore un de ses thèmes favoris : le désenchantement de la conscience spectatrice.

---

---

À partir de 1924, l'état de ses yeux empirant, Joyce subit plusieurs opérations.

---

---

**"Epiphanies"**

(posthume, 1956)

**"Épiphanies"**

(1965)

---

---

**"Letters"**

(posthume, 1957)

**"Lettres"**

(1962)

---

---

**"The critical writings"**

(posthume, 1959)

**"Essais critiques"**

(1966)

---

---

**"The cat and the devil"**

(posthume, 1965)

**"Le chat et le diable"**

(1966)

Nouvelle

---

---

**“Giacomo Joyce”**  
(posthume, 1968)  
**“Giacomo Joyce”**  
(1973)

Poème

L'auteur tente de pénétrer l'esprit d'une «*dark lady*», objet d'une histoire d'amour illicite.

Commentaire

Giacomo est la traduction en italien du prénom James.  
Le poème se présente comme une série de billets sur seize pages manuscrites.

---

En 1940, devenu presque aveugle, Joyce se réfugia à Zurich, où, le 13 janvier 1941, il mourut d'un ulcère du duodénum perforé avec péritonite généralisée.

Il eut une vie qui ne fut pas de tout repos où s'est rassemblée toute la panoplie romantique du tourment créateur : alcoolisme, maladies, folie, pauvreté chronique, obsessions sexuelles, scatologie, incompréhension.

Mais chacune de ses oeuvres, subtilement ou brutalement, déplaça les limites de la littérature, la recadrant chaque fois selon un angle nouveau et calculé. Il se livra notamment à un prodigieux travail sur le langage (conflagration de signifiants, de langues nombreuses, de variétés d'anglais), usa brillamment de la technique du monologue intérieur, créa une écriture en métamorphose permanente, aspirant à refaire le monde en le délivrant de la vieille notion du temps.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)